

nous ne saurions en rester à la période limitée des Habsbourg. Le trafic du grand port d'Andalousie sous le règne des Bourbons, mérite aussi une étude sérieuse. Le consul français de cette ville écrivait en 1727 que la France « y possède plus d'intérêt que les espagnols eux-mêmes et que toutes les autres nations réunies ⁽¹⁾. En ce qui concerne la Bretagne, l'Espagne resta toujours la meilleure cliente de ses toiles; à la fin du XVIII^e siècle, elle y exportait encore les trois quarts de la fabrication provinciale. Il ne faut pas oublier aussi que Cadix a rendu possible aux Français de cette période de notre histoire, la lutte commerciale sur un vaste théâtre de la rivalité économique, en approvisionnant d'argent monnayé leurs flottes parties de Lorient pour les Indes Orientales et la Chine.

Hervé DU HALGOUET.

O.-L. AUBERT. — *Les costumes bretons*. — Saint-Brieuc, édit. O.-L. Aubert, Ti-Breiz, s. d. [1934], in-8° de XII et 166 pages, avec une préface de Charles Chassé, une couverture de Mathurin Méheut, et 350 reproductions documentaires.

Aucune province française n'a mieux conservé que la Bretagne ses costumes particuliers. D'une variété et d'une richesse extraordinaires, ils demeurèrent à peu près intacts il y a vingt ans, se modifiant certes peu à peu, mais parce qu'ils vivaient. C'est là incontestablement une forme d'art, forme pleine de séduction, témoignage de ce goût pour la beauté qui, à la fin du moyen âge, pendant plus de deux siècles, se manifesta avec éclat dans l'architecture et la sculpture. Cette forme d'art, plus fréquemment et poétiquement vantée que soigneusement étudiée, a fourni à M. Aubert la matière d'un ouvrage très intéressant et à plusieurs égards très neuf, ne serait-ce que parce que nous ne possédions rien d'analogue. Ce n'est pas à dire qu'il ne prête pas à la discussion, mais il se fonde sur les données d'une vaste enquête, d'une observation avertie et curieuse, et d'une iconographie abondante. Le plus grand nombre de pages est consacré, comme il va de soi, à la

(1) Chambre de Commerce de Nantes C 612.

Bretagne du sud, paradis des beaux chupens, des tabliers brodés, des coiffes fines et légères; mais le Léon n'est pas négligé, ni la zone de Guérande — qui est d'ailleurs une dépendance du Vannetais — ni même le pays gallo.

A louer cet ouvrage louable, et à méditer autour, on trouverait matière pour un long article. M. Charles Chassé l'a écrit en guise de préface. D'un compte rendu critique on attend des objections, quelques nuances; en voici.

Sur la documentation d'abord. Les photographies sont nombreuses et belles, mais il en est trop qui reproduisent des dessins de valeur très douteuse, comme ceux d'Olivier Perrin et surtout de la Galerie Armoricaïne. L'artiste qui a observé les êtres de Cornouaille avec le plus d'attention et les a dépeints avec le plus de fidélité est le peintre Goy, trop méconnu, dont M. Aubert semble avoir ignoré l'œuvre; se plaçant chronologiquement entre 1845 et 1875, elle est d'une importance capitale. On aurait aimé qu'il en fût tenu compte. Il aurait peut-être valu la peine, d'autre part, de marquer plus nettement les limites des domaines des costumes — ce pour quoi une carte aurait été fort utile. La coïncidence des limites de ces domaines avec des limites ethniques ⁽¹⁾ aurait apparu d'une façon saisissante. Un costume comme celui des bigoudenn est celui d'un groupe d'êtres humains présentant des caractères bien tranchés.

Et cette dernière remarque nous mène à la question de l'originalité des costumes bretons. M. Aubert et M. Chassé après lui ont raison de faire la guerre à l'idée si répandue que les costumes bretons sont des produits exclusivement locaux, d'origine très ancienne. Comme les autres costumes régionaux ils dérivent de types qui ont été à la mode dans la noblesse et la bourgeoisie de toute la France et des pays voisins aux XVII^e et XVIII^e siècles. Pour réagir contre une idée fausse, il ne faudrait tout de même pas avoir l'air de trop diminuer l'inspiration spécifiquement locale. Une statue comme celle du saint Isidore de Locmaria-an-Hent (et il y en a pas mal d'analogues) montre bien que les paysans, dès la fin du XVII^e siècle, imitaient la mode bourgeoise en l'inter-

(1) Le mot n'est pas pris — faut-il le dire — dans un sens étroit; on doit seulement reconnaître qu'il existe en Basse-Bretagne des groupes de familles assez distincts les uns des autres. Ce n'est pas seulement par la coiffe que la kizfouen se distingue de la bigoudenn.

prétant. L'imagination humaine, en matière vestimentaire comme en autres choses, est bornée. Son activité inventive ne peut s'employer qu'à combiner diversement des éléments qui se retrouvent partout pareils dans de certaines circonstances de vie et de climat. Qu'un même modèle ait pu se diversifier au point de donner les magnifiques combinaisons de bleu et de vert de Plougastel, de bleu et d'or de Briec, de blanc et de noir de Guéméné, le fait proclame une vraie faculté inventive. C'est bien, dans le fonds, ce que pense M. Aubert, mais il le laisse voir trop peu.

Quand on considère jusqu'à nos jours le développement et les transformations de l'art breton, on constate que l'objet à quoi cet art s'attache a changé à mesure que la société bretonne subissait davantage la pression de l'extérieur. Le champ se rétrécissait. Tant que le pays vécut sur son propre fonds, ce champ, ce furent les monuments de la collectivité, en premier lieu l'église, qui pour un peuple religieux est le monument social par excellence. A partir du moment où pour construire l'église on alla chercher un homme formé en dehors de la tradition, l'art se réserva pour l'enceinte de la famille; il ne s'attacha plus qu'au mobilier, puis au costume.

Actuellement le mobilier breton résiste mal à l'assaut des produits de bazar. Le costume, parure plus individuelle, disparaît plus lentement. Certains esprits, non des moins dévoués aux intérêts de leur province, se résignent trop aisément à cette disparition, sous prétexte qu'il ne s'agit pas d'un trait primitif ni même très ancien du visage de la Bretagne. Mais qu'importe qu'il ne soit pas très ancien, si un peu de l'âme populaire, dans ce qu'elle a de plus sympathique, s'est exprimé par lui? Lorsque les costumes bretons ne seront plus que des curiosités de vitrines, que restera-t-il de l'art paysan? Nos vieilles chapelles, sans doute, espérons-le⁽¹⁾. Quant aux parures humaines, pour les apprécier, il faudra s'attarder dans les musées et avoir souvent en mains le livre si suggestif de M. Aubert⁽²⁾.

H. WAQUET.

(1) Chaque année il en est une qui tombe. Cette année c'est le Moustoir de Kernevel, dont le clocher ajouré du début du XVI^e siècle a été abattu par la foudre. Le paratonnerre négligé depuis longtemps, n'était plus qu'un attiré-tonnerre. Toute la façade a été démolie par la chute du clocher.

(2) Attention que toutes les photographies ne constituent pas des documents ethnographiques. La femme de l'île de Sein de la page 144 n'est pas une ilienne; c'est une parisienne.